

L'écriture de l'errance dans « *L'ainé des orphelins* » de Tierno Monénembo

[The writing of wandering in « *L'ainé des orphelins* » by Tierno Monénembo]

Pidabi Ghabana

Ecole Normale Supérieure (ENS) d'Atakpamé, Togo

Copyright © 2023 ISSR Journals. This is an open access article distributed under the **Creative Commons Attribution License**, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

ABSTRACT: This article aims to highlight the different manifestations of wandering and their impact on the characters. From an approach based on narratology and sociocriticism, the article has shown that the text gives to read a scriptural wandering which is manifested by spatio-temporal anachronisms and intercalated narratives. This form of wandering is the reflection of the narrator's physical wandering, which prefigures itself as the manifestation of a consciousness that has lost its bearings and is seeking to define itself. The tumultuous course of the narrator also refers to a mental wandering in a crooked universe marked by the inhuman actions of the genociders who prefigure animality. Through the writing of wandering, the article shows that the novel is an outlet for the suffering and frustration of the characters. Therefore, it promotes what founds the need for a new humanism.

KEYWORDS: Writing about wandering, novel, inhuman behavior, trauma, new humanism.

RESUME: Cet article a pour office de mettre en lumière les différentes manifestations de l'errance et leur impact sur les personnages. A partir d'une démarche basée sur la narratologie et la sociocritique, l'article a montré que le texte donne à lire une errance scripturale qui se manifeste par les anachronismes spatio-temporels et des récits intercalés. Cette forme d'errance est le reflet de l'errance physique du narrateur qui se préfigure comme la manifestation d'une conscience qui a perdu ses repères et qui cherche à se définir. Le parcours tumultueux du narrateur renvoie également à une errance mentale dans un univers de travers marqué par des agissements inhumains des génocides qui préfigurent l'animalité. Par le biais de l'écriture de l'errance, l'article laisse voir que le roman est un exutoire à la souffrance et à la frustration des personnages. Partant, il promeut ce qui fonde la nécessité d'un nouvel humanisme.

MOTS-CLEFS: Ecriture de l'errance, roman, agissement inhumain, traumatisme, nouvel humanisme.

1 INTRODUCTION

Suite au génocide rwandais en 1994, une multitude de récits a été produite soit pour tenter d'identifier les causes, soit pour dresser le bilan, soit encore pour faire revivre les faits à partir des témoignages des survivants. *L'ainé des orphelins* de Tierno Monénembo reste l'un de ces écrits. Dans ce conflit ethnique où les mots sont difficiles à trouver pour décrire l'innommable, l'auteur a su user de la fiction romanesque pour dresser le parcours tumultueux d'un présumé génocidaire. C'est une activité artistique bien difficile de démêler ce massacre hallucinant où le voisin d'hier qui partageait un repas avec vous n'hésitait pas à vous tuer le lendemain le plus féroce possible. Etudier l'écriture erratique dans *L'ainé des orphelins* vise à ressortir les différentes manifestations de l'errance à partir d'un examen de procédés narratifs usés par le romancier pour mieux exprimer ce phénomène. Pour y parvenir, il importe de questionner l'enchaînement du récit, le regard sur une société encline à la belligérance et la destinée de l'humanité. Le Rwanda, de par le génocide qu'il a connu, fait l'objet d'étonnement, et pour cause, ceux qui tuent ne savent pas pourquoi ils le font et ceux qui sont massacrés ne savent non plus pour quelle raison ils le sont.

Tout comme le questionnement qui entoure le supposé génocidaire, Faustin, l'étonnement est matérialisé dans le texte par un retour itératif d'interrogations. La problématique de l'errance dont fait l'objet le présent article trouve justement son fondement dans l'absence de réponse à ces interrogations. L'étude s'appuie sur la narratologie de G. Genette (1972) et sur la sociocritique de C. Duchet (1971). La narratologie, discipline qui étudie les mécanismes internes d'un récit intéresse cette étude en ce qui concerne les anachronies récitatives qui enroulent le texte. La sociocritique, selon C. Duchet (1976, p. 4), propose une lecture sociohistorique du texte en tentant de construire « une poétique de la socialité, inséparable d'une lecture de l'idéologique dans sa spécificité textuelle ». Pour mieux cerner les déambulations aussi bien au niveau du récit qu'à celui du narrateur, l'article se penche particulièrement sur l'errance scripturale, le parcours tumultueux du narrateur et les travers de la belligérance.

2 L'ERRANCE SCRIPTURALE

L'écriture romanesque implique des choix techniques qui engendrent un résultat particulier susceptible de répondre aux perspectives voulues et entretenues par l'auteur. En ce sens, le récit qui sous-tend cette écriture met en œuvre, entre autres, des effets de distance afin de créer un mode narratif précis, qui gère la « régulation de l'information narrative » (G. Genette, 1972, p. 184) fournie au lecteur. *L'aîné des orphelins* donne à lire un récit à narrateur autodiégétique matérialisé par les pronoms personnels « je, me, te, nous », les adjectifs possessifs « mon, mes sa » et les adverbes de temps « demain et après-demain » (*L'aîné des orphelins*¹, p. 13). L'analyse des procédés stylistiques telles la variation des foyers narratifs et une apparente désorganisation du récit dont l'intrigue est éclatée au gré des failles de la mémoire du narrateur et de ses luttes intérieures laisse voir sur le plan temporel un foisonnement des anachronismes, des analepses internes qui rompt la linéarité du récit. Ces anachronismes rendent l'intrigue fluctuante et parfois insaisissable. En effet, le début du récit donne à dire que le narrateur narre sa propre histoire: « Je n'en veux au sort. J'en veux à Thaddée. Il ne me reste plus aucune chance: ils viendront me tuer demain ou après-demain » (Idem). Ces propos liminaires du narrateur placent le récit dans une narration simultanée où le narrateur vit et se raconte en même temps (G. Genette, 1983, p. 55). Au détour d'une page, plus précisément, à l'entame de la deuxième rubrique, le narrateur décline son identité: « Je m'appelle Faustin, Faustin Nsenghimana. J'ai quinze ans. Je suis dans une cellule de la prison centrale de Kigali. J'attends d'être exécuté. Je vivais avec mes parents au village de Nyamata quand les *avènements* ont commencé » (LAO, p. 14). A la page suivante, le lecteur fait face à un autre récit: « Selon le sorcier Funga, en quittant la terre, l'âme du président Habyarimana aurait maudit le Rwanda. Le sorcier Funga est un menteur. Il y a bien longtemps que le Rwanda est maudit » (LAO, p. 15). Sur les trois premières pages du roman, le lecteur assiste à la narration simultanée, à celle ultérieure: mention d'un indice temporel « cette époque-là » et l'histoire du sorcier Funga. Il se crée alors une distorsion de la structure linéaire du texte: le fait de présenter sa situation carcérale avant de décliner son identité et les jeux narratifs.

Le chassé-croisé des récits est légion dans le texte. A cela, s'ajoutent les anachronismes temporels. A l'entame du récit, le narrateur faisait savoir qu'ils viendront le tuer le lendemain ou l'après-lendemain. Dans la cinquième rubrique, il dit: « Il y a maintenant trois ans que je suis là, dans la prison centrale de Kigali... » (Ibidem, p. 25). L'anachronisme se lit entre l'avant et l'après. Dans l'ordre des choses, c'est après le verdict du procès que l'inculpé est fixé sur son sort. Ainsi, en faisant savoir à l'entame du récit qu'il sera exécuté le lendemain, le lecteur suppose que le verdict est déjà prononcé. Partant de cette logique, il devient anachronique de faire entendre qu'on vient de passer trois ans en prison à la page 25. Seule l'errance scripturale peut expliquer cette distorsion temporelle. Se positionnant dans le contexte de l'intrigue afférent aux corollaires du génocide, le lecteur peut doublement interpréter ces anachronismes.

La première interprétation se situe dans la recherche de l'intentio auctoris (F. Duval, 2008, p. 27-42). C'est l'orientation la plus pratiquée, surtout lorsque les anachronismes sont conscients. Le texte est alors perçu comme la manifestation de la pensée de l'auteur et de son intention expressive de reconstituer les circonstances qui ont présidé la production du texte. Les circonstances dans le corpus se lisent à travers l'expression « les *avènements* » mis en exergue dans le texte.

La seconde se fonde sur l'intentio lectoris (Idem). Elle concerne l'effet que le texte produit sur les lecteurs, en d'autres termes, la compréhension du texte par les lecteurs et la signification qu'ils lui attribuent. Emettre le jugement d'anachronisme exige que le lecteur se rende compte du décalage référentiel. C'est d'ailleurs ce décalage relevé dans le corpus qui justifie l'anachronisme.

¹ Pour la suite de l'étude, *L'aîné des orphelins* sera abrégé LAO.

Que ce soit dans l'une ou l'autre des interprétations, le nominatif « avènement », un usage euphémique, constitue un paramètre déterminant dans la chronologie de la narration. Evitant le substantif « génocide », jugé, certainement, trop heurtant, le narrateur a préféré avènement pour marquer la venue première de ce massacre en Afrique. K. Efovi, pour contourner le mot « guerre » dans son œuvre *La Polka*, recourait plutôt à l'expression « les évènements » (1998, p. 10). De toute évidence, en situation particulière, l'écrivain opte pour une narration particulière. Au sujet de la distorsion temporelle, I. Ly écrivait dans son roman *Toiles d'araignées* : « Hier et aujourd'hui se confondaient dans une sorte d'apathie » (1982, p. 211).

Au-delà des anachronismes temporels, d'autres techniques narratives telles les analepses sont notables dans le corpus. A la page 35, il surgit tout autre récit qui renvoie le lecteur à l'origine des hostilités :

Après m'être enfui de mon village natal de Nyamata, je comptais rejoindre les grottes de Byumba, pour retrouver mes parents, quand je rencontrai le sorcier Funga sous un flamboyant. Mais je n'eus pas le courage de poursuivre mon chemin. A vrai dire, je n'en voyais plus la nécessité. Mes parents y étaient-ils encore, sur cette lointaine terre de Byumba ? (LAO, p. 35).

Ce retour en arrière, si déroutant, plonge le lecteur dans un autre univers, loin de celui carcéral, tout en le situant dans un contexte de justification de la situation pendante du narrateur. Il se produit un changement de temps de narration : de la dominance du présent dans le premier récit, la narration glisse dans l'imparfait et le passé simple. Loin de simples analepses, il est plus question de récits intercalés. Selon G. Genette, (1972, p. 242-243), les récits intercalaires sont déterminés par le type de relation qu'ils entretiennent avec le récit premier. Lorsque la relation est causale, l'on a affaire à une fonction explicative. En effet, ce retour du narrateur sur son départ du village explique en partie son incarcération.

D'autres récits intercalés pointent dans le texte, donnant des informations sur l'avant et l'après les avènements. L'on peut lire le passage du narrateur par le QG, sa rencontre avec Claudine, une amie, son séjour et sa fuite de la Cité des Anges bleus, la trouville de ses sœurs et frère, son aventure avec le Cameraman Rodney, l'histoire du cerf-volant, le récit sur le début des avènements. Tous ces récits alternent avec le récit premier, celui du séjour du narrateur en prison.

En réalité, la lecture de *L'aîné des orphelins* plonge le lecteur dans un dédale récitatif où il a l'impression de progresser dans le récit premier mais aussitôt bascule dans des récits secondaires relatant l'arrière fond de la vie du narrateur. Mieux, à la page 114, le récit du crime commis sur Musinkôro qui a abusé de la sœur du narrateur, Esther, débouche sur la troisième visite de Claudine en prison. C'est tout comme si l'auteur vaudrait apporter la lumière sur le réel motif de l'incarcération de Faustin.

Tout cet enchevêtrement donne l'impression d'une immersion dans un univers romanesque sans issue plausible. Cette errance à laquelle est soumis le lecteur est à l'image du parcours tumultueux du narrateur.

3 UN PARCOURS AUX DESTINS INCONNUS

L'aîné des orphelins s'ouvre sur l'expression du regret :

J'en veux à Thadée. [...] Quelques jours avant la chute de l'avion, j'avais reçu au marché hebdomadaire de Bugesera un message d'Oncle Sentama (depuis la dernière saignée, il habite de l'autre côté du lac, au pays appelé Tanzanie) : « Viens, fils de ma sœur, disait-il... » Mais il était là, Thadée, avec son nez qui respire la malchance et ses grandes oreilles qui entendent tout. [...] Nous devons nous préparer. Si l'on partait plutôt mardi ? Mardi, c'est trop loin, Oncle Sentama va s'impatienter ! tiens-je de le raisonner. Mais il était écrit au ciel que sa bouche aurait toujours le dessus sur la mienne [...] Pourtant, trois jours après, on abattait l'avion du président. Et voilà les avènements (LAO, p. 13-14).

Cet extrait renseigne sur l'attitude attentiste du narrateur diverti par son ami Thadée. Son projet de rejoindre son oncle de l'autre côté de la frontière a été remis en cause. La conjonction de coordination « mais » marquant l'opposition a restreint toutes ses chances de se retrouver de l'autre côté des frontières avant le début des avènements. Cette malchance qui sous-tend le chagrin de la perte de la possibilité qui lui était offerte d'éviter le tourment reste le point de départ de son enfermement.

Deux cercles d'enfermement se lisent à travers le texte : l'enferment à l'intérieur du pays et à l'intérieur des prisons. Celui qui est enfermé ne s'appartient plus. Il est déboussolé, perdant ainsi ses aptitudes de mobilité objectivée. Il navigue à vue, mieux, il erre. C'est dans cette situation malencontreuse que le narrateur et ses autres compagnons se sont retrouvés.

Le massacre lancé par des hommes entourant les collines de Nyamata et exhortant les gens à aiguiser les machettes et les couteaux a jeté des colonnes de populations dans l'errance. Le narrateur, Faustin, qui n'avait que treize ans et dont les parents ont été massacrés avançait avec un air pensif et préoccupé, au rythme d'autres réfugiés sans destination fixe :

Le plus difficile, c'est d'imaginer encore Funga là-dedans. Peut-être parce que je l'avais reconnu parmi les réfugiés qui tentaient d'atteindre le Zaïre, ce jour où il m'offrit de la viande boucanée. Je ne me souviens plus où c'était: Muhazi, Rutongo, Kayonza ou quelque faubourg de Kigali ? Quand on s'est terré autant que je venais de le faire, impossible de se souvenir ! L'image n'était pas bien nette: trop de fantômes et de zones d'ombre autour de lui, et la nature renvoyait de telles couleurs qu'on se serait cru dans un autre monde. Mais c'était bien Funga... (LAO, p. 16).

La perte de souvenance, corollaire du génocide, est l'une des pathologies de l'errance. Les errants perdent tous les repères, avançant de ce fait à vue, traumatisés par les atrocités des massacres. Personne n'est épargné, y compris le vieux Funga qui trônait au milieu des réfugiés, pourtant considéré par tout le village comme une personnalité nantie de pouvoirs magiques. C'est paradoxalement lui qui fait le lavage de cerveau à Faustin: « Oublie ton père, oublie ta mère ! Quand les choses sont ce qu'elles sont, on ne pense pas à son père, on ne pense pas à sa mère, on pense à sauver sa peau ! » (Idem). L'errance suscitée par les massacres est une autre réalité dans laquelle l'on oublie tout ce qu'il a de plus cher. Les réfugiés erraient, pas sur des terres étrangères, mais entre des collines bien connues où, malheureusement, ils s'égarèrent. Cet égarement renforce l'idée d'enfermement géographique et psychologique des hommes qui se meuvent encore grâce à l'instinct de survie. Faustin évoque cet enfermement, ou encore mieux ce piétinement de l'espace:

Je fonçai à travers les champs de maïs et les courettes encombrées de briques et de charbon de bois. Je courus le restant de la nuit, revenant probablement plusieurs fois au même endroit, avant de m'affaler essoufflé dans un champ de manioc. Je me rendis compte, sous la lumière de l'aube, que je me trouvais non loin de la Cité des Anges bleus... C'était le bestial instinct de survie qui m'avait conduit là (LAO, p. 124).

Le piétinement se lit à travers l'expression « revenant probablement plusieurs fois au même endroit ». L'errance physique qui se manifeste par la perte de repères est saisie par « plusieurs fois au même endroit ». Cette déambulation provoque aussi le trouble psychique qui prive le sujet de réflexion agissante d'où le recours à l'adverbe « probablement ». Pour le narrateur, le mouvement qui s'observait n'était que celui intérieur et involontaire qui se justifie par « le bestial instinct de survie ». Cet instinct de survie serait lui aussi appuyé par celui adelpal puisque c'est justement dans cette Cité que se trouvaient ses sœurs et frère recueillis dans la forêt.

Néanmoins, le narrateur laisse voir que dans sa pérégrination, il repérait des points d'attache toponymique tels le cours de l'Akanyaru, les routes, les bananeraies, le flamboyant, les bosquets d'acacias... Ces relais, même s'ils donnent l'impression d'une progression, cette dernière reste stérile car ne débouchant sur aucune échappatoire.

La prison, le second cercle fermé dans lequel divague le narrateur, est un autre tracé sinueux au travers duquel il use les jours en attendant son procès. Depuis sa fugue et son arrestation qui firent de lui une « obscure personne » (LAO, p. 46), le narrateur a transité par le camp de Rutongo avant d'être écroué définitivement dans la prison centrale de Kigali. Durant ce parcours teinté de souvenirs de ses parents introuvables, Faustin, sans connaissance de la destination finale, sous l'égide de son bourreau, a fait les frais des puanteurs provoquées par le génocide: «... dans la puanteur des caniveaux où, au fil des jours, la pisse des ivrognes et des putes avait surpassé en volume le sang coagulé et la cervelle gluante des cadavres [...] On avait mis le temps à la casse, comme une vieille épave » (LAO, p. 47). Le vocabulaire funeste et macabre de cet extrait renseigne sur la mélancolie et le traumatisme que vivent les rescapés dont le narrateur. Le traumatisme fait perdre toute notion de temps et, pourtant, Faustin évoluait vers la prison.

En cellule, cette notion de temps était persistante: «... j'ai bien cru que c'était la fin quand ils m'ont enlevé les menottes, les lacets et la ceinture pour me jeter dans ce caveau où la nuit succède à la nuit et l'odeur des plaies à celle, familière, de la mort » (LAO, p. 25). A travers cet extrait, le narrateur se fait une représentation de la prison. C'est d'abord pour lui un caveau qui, sous d'autres termes, peut servir de sépulture; c'est d'ailleurs cette image qui lui faisait croire que « c'était la fin ». Après un parcours tumultueux, jonché d'obstacles, l'entrée dans un caveau donne, sans doute, l'impression de la finitude de l'homme. Cette impression est, ensuite, renforcée par la succession de la nuit, renseignant davantage sur l'idée d'enfermement évoquée plus haut. En temps normal, la nuit succède au jour, le contraire est synonyme d'obscurité sempiternelle, signe de désorientation de l'homme. L'odeur des plaies, proche de celle de la mort est la résultante de la navigation à vue des personnages.

La prison animalise les prisonniers: « Un bruit de bête sauvage sort tout seul de sa bouche pour de bon entrouverte » (LAO, p. 22). Ainsi, ils se torturent entre eux sans se poser de question sur leur sort. Ces scènes de torture ont suscité une certaine réflexion chez le narrateur: « La vie est une étrange course d'obstacles: toutes les haies sont interdites, eh bien, pourquoi les gens naissent-ils sinon pour les franchir ? Et, croyez-moi il n'y a rien qui ressemble autant à la vie que la prison » (LAO, p. 91). L'interrogation sur les raisons de l'existence de l'homme est consubstantielle à celle liée aux motifs du bellicisme: pourquoi vivre pour s'entretuer ? C'est depuis les fameux avènement que tout fonctionne à l'envers, chacun s'évertuant à enfreindre les règles.

Les indices textuels donnent à savoir que ce n'est pas la première fois que le Rwanda connaît la saignée. Claudine, amie de Faustin, fait savoir que ses parents ont connu l'errance lors de la « première saignée en 1959 » (LAO, p. 31). C'est d'ailleurs ces circonstances qui expliquent sa naissance à la frontière avec l'Ouganda, ses parents s'y étant réfugiés en fuyant à travers la brousse. Selon l'étude menée par F. Rutembesa dans la « Revue d'Histoire de la Shoah » (2009, p. 105-114) sur le génocide au Rwanda, l'existence d'un ethnisme patent a fait que le Rwanda s'est construit comme une société fermée. Cet enfermement a nourri la haine entre les Tutsis et les Hutus. L'article souligne que cet ethnisme est inhérent à la révolution de 1959 et constitue la cause originaire du génocide. Le référent 1959 prouve l'authenticité de l'indice textuel. Au-delà de cette date, le roman va plus loin en énonçant d'autres saignées telles que « celle de 1964, celle de 1972, etc. » (LAO, p. 119). Pourquoi ce qui paraissait comme une légende à l'évocation de ces différentes saignées n'a pas pu être jugulé au nom des atrocités subies ? Pourquoi une nouvelle saignée plus dévastatrice que les précédentes ? Ce sont ces différentes questions qui taraudent le narrateur durant sa vie carcérale dans un univers subversif.

4 LA BELLIGÉRANCE, UN UNIVERS DE TRAVERS

S'il est vrai que les saignées précédentes ont fait des victimes au sein de la société rwandaise, celle de 1994 qui traumatise le narrateur a atteint l'indicible. E. O. Reischauer (1997, p. 50) écrivait que « L'opinion se convainc de l'inanité du bellicisme ». L'opinion, ici, marque une ellipse pour dire l'opinion publique qui est une tendance sociale. C'est dire alors que la société, unie par des lois, est convaincue de l'inutilité de s'entretuer. Malgré cette conviction, la société rwandaise s'est laissée aller à une guerre bestiale. En vue de d'appréhender les motifs d'un tel revers, il importe d'interroger la socialité du texte romanesque.

Le postulat selon lequel les mots ne sont jamais neutres donne cette possibilité de lire un texte littéraire à travers le prisme sociocritique. Selon H. Mitterrand (1971, p. 91), le titre *Sociocritique* (C. Duchet, 1979) « apparaît comme un des éléments constitutifs de la grammaire du texte, et aussi de sa didactique: il enseigne à lire le texte ».

Interroger les pratiques romanesques en tant que productrices d'un espace social, c'est analyser le fonctionnement du texte romanesque. La lecture de *L'ainé des orphelins*, donne à lire un foisonnement d'interrogation. La grande interrogation qui rythmait la vie des rwandais est celle liée à l'appartenance à ce pays (p. 32). D'autres questionnements tels « Pourquoi en est-on arrivé là ?... qui fera le Rwanda ? » (p. 31); « Je ne me souviens plus de ce qu'il avait à la bouche: un cure-dent ou un petit bout de manioc ? » (p. 32); « Mes parents y étaient-ils encore, sur cette lointaine terre de Byumba ? » (p. 36); « As-tu eu aussi une mère ? » (p. 45). D'horribles et ahurissantes questions à la taille de la sublimesse portée d'une guerre dont le sens dépasse l'entendement humain.

Partant de ces questions, le référent qui se manifeste de la socialité du texte romanesque est le nominatif « Rwanda » qui est une république formée des citoyens jouissant des mêmes droits et obéissant aux mêmes lois. Il est difficile de comprendre comment une cité formée d'ethnies partageant la même langue et de surcroît, pratiquant des mariages inter-ethniques, voisines et travaillant ensemble peut se laisser aller à de pareilles exactions. Les citoyens rwandais, unis par l'entente et la cohésion, sont subitement devenus subversifs pour des raisons inconnues: ceux qui sont censés protéger leurs concitoyens n'osent rien faire, les dirigeants, loin de protéger les citoyens, les persécutent selon leur appartenance; les jabis des prisons, à leur tour, regardent les belligérants prisonniers s'entretuer sans intervenir. Il s'agit, dans ces circonstances, d'un univers de travers qui repose sur une hallucinante dégradation de la sphère sociétale; un univers où trouver sa place est difficile et la survie, une question de chaque instant. Toute exaction, tout propos porte le sceau d'une mentalité errante. Le père blanc qui a détourné l'esprit de Faustin par le biais du baptême a été assassiné « dans la cathédrale de Kabwayi ! En direct à la télé et sous les pieds du pape ! » (LAO, p. 17-18). Faustin, à la page 15, traitait le sorcier Funga de menteur. Au détour de quelques pages, il se rétracte: « Je me rendais compte soudain qu'il (Funga) était dorénavant tout ce qui me rattachait au monde » (p. 19). Le fait de se dédire renseigne sur l'errance mentale sous le poids de laquelle croulent les réfugiés. Ils ne s'appartiennent plus, non seulement traumatisés mais, surtout, tenus de se priver des besoins pourtant naturels: « Ces hommes, ces enfants et ces femmes ne toussaient pas, ne parlaient pas, ne gémissaient » (p. 20) par peur de se faire détecter par les FAR (Forces armées rwandaises).

L'errance mentale peut aussi être perçue doublement. Le narrateur, évoquant l'assassinat d'une expatriée Italienne, a décrit les circonstances horribles dans lesquelles l'acte a été commis: « Un beau soir, les chiens sont venus, armés de machettes et de gourdins. Elle a tenté de fuir vers l'église. Ils l'ont rattrapée dans la cour. Ils l'ont tailladée de partout et ils l'ont abandonnée sur les graviers où elle s'est vidée de son sang sans que personne bouge » (LAO, p.18). L'extrait montre la débandade physique et mentale dans laquelle se trouvait l'Italienne: « Elle a tenté de fuir vers l'église. Ils l'ont rattrapée dans la cour ». Elle erre, ne sachant plus ni l'environnement dans lequel elle se trouve, ni le sort qui l'attend. Le participe passé « tailladée » renvoie à l'animalisation. C'est généralement les animaux abattus que l'on taillade dans le processus de la charcuterie. En ce sens, taillader une personne devient une expression hautement évocatrice qui est du ressort de l'animosité. Si ceux que l'on taillade constituent des animaux aux yeux de ceux qui posent ces actes inhumains, que représentent alors ces

auteurs ? Suivant l'analyse, il se donne alors à voir que ces auteurs vivent eux aussi une errance mentale qui les animalise. C'est sous la mainmise de cette animalité qu'ils taillaient leurs concitoyens. Dans l'œuvre de J. Hatzfeld intitulée *Dans le nu de la vie*, les rescapés qui ont accepté de témoigner, caricaturaient l'attitude abjecte des bourreaux en ces termes:

On mourait coupé à la machette comme des chèvres au marché. On ressemblait à des animaux et eux ils avaient pris l'habitude de nous voir comme des animaux. En vérité, ce sont eux qui étaient devenus des animaux, pire que des animaux de la brousse parce qu'ils ne savaient plus pourquoi ils tuaient (2000, Quatrième de couverture).

Ce rejet de l'animalité sur les bourreaux par les rescapés confirme le déséquilibre mental de ceux qui exécutent leurs concitoyens sans motif réel. Ne savoir pourquoi l'on tue son prochain relève sans doute d'une errance mentale. Devant l'indicible et l'inexplicable, seule cette attitude dérégulée peut, dans une certaine mesure, expliquer l'envers des situations imposées par les évènements.

En effet, les évènements ont remis en cause tout ce qui est norme. La société romanesque dans laquelle évolue le narrateur a été désagrégée, mettant à bas les bases juridiques. L'avocat de Faustin, dans son plaidoyer, s'indignait de cette impasse historico-juridique: « En fait, il n'y a plus de véritable loi, il n'y a plus rien de véritable ici. Nous sommes au seuil d'une nouvelle vie, il faudra tout recommencer: l'histoire, la géographie, l'Etat, les mœurs,... » (LAO, p. 134). Cette désagrégation est renforcée par la perte de la notion de temps: « Il y a combien de temps que la foudre est tombée ? Six mois, neuf mois, un an ! C'est largement suffisant pour savoir qui est mort, qui ne l'est pas, qui a pu prendre la fuite et qui est en prison ! » (LAO, p. 62). Le temps est mis à sac au point que l'on doute du lendemain: « Mangeons ce que Dieu nous donne aujourd'hui. Rien ne dit que nous en aurons demain » (p. 53). L'aporie de la notion de temps n'empêche pas le monde d'assumer son irréversibilité. Ce qui donne ainsi raison au vieux Funga qui disait « Le monde, il marche même si c'est souvent de travers » (p. 49). Le travers dont il est question dans le texte est le fruit d'une contingence due à l'inclinaison de l'être humain à la belligérance, une situation dans laquelle la lucidité brille par son absence.

Tout questionnement relatif au massacre abouti au non-sens d'autant plus que Faustin qui fait l'objet d'un procès n'est ni pur hutu ni pur tutsi, mais la résultante des deux. Or le recoupement des faits donne à dire que ce sont les Hutus qui ont voulu exterminer les Tutsis. Les parents du narrateur, le père hutu et la mère tutsi, ont été massacrés. Cet acte inexplicable est hautement symbolique pour prouver la déroute de l'homme. C'est bien plus la faillite de l'humanité à mettre un terme à un génocide pourtant mainte fois décrié.

5 CONCLUSION

L'étude menée sur *L'aîné des orphelins* visait à ressortir les différentes manifestations de l'errance et son impact sur les personnages du roman. L'errance scripturale, le parcours tumultueux du narrateur et le travers des évènements ont été examinés. L'analyse des procédés stylistiques telles la variation des foyers narratifs et une apparente désorganisation du récit laisse voir un foisonnement des anachronismes, des analepses et de récits intercalés. Cela rend l'intrigue fluctuante et parfois insaisissable. Cette distorsion narrative relève de l'errance scripturale. L'errance du lecteur rime avec le parcours tumultueux du narrateur. Fuyard, orphelin, pensionnaire et prisonnier, le parcours de Faustin reflète l'instabilité spatio-temporelle dans laquelle évoluent les rescapés du génocide. Cette errance physique se configure comme la manifestation d'une conscience qui a perdu ses repères et qui cherche à se définir, à s'offrir une existence stable. Le parcours tumultueux exprime également une errance mentale dans un univers de travers qui se manifeste par des variations incessantes des sentiments, des manières de penser et d'agir des exécutants. L'analyse de ces agissements déplacés montre que ceux qui ont bestialisé leurs concitoyens en les massacrant manifestent plus d'animalité que ceux qu'ils tuent. Faustin, l'aîné des orphelins, narrateur énigmatique, n'a qu'une identité, celle qui scelle l'unité entre Hutu et Tutsi et donc de toute la société rwandaise. A travers l'écriture de l'errance, l'article a montré que le roman est un exutoire à la souffrance et à la frustration des personnages et plus particulièrement du personnage principal. Partant de là, l'article promet ce qui fonde la nécessité d'une vigilance collective permanente, d'un nouvel humanisme.

REFERENCES

- [1] DUCHET Claude, 1971, « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit », *Littérature*, n°1, p. 5-14.
- [2] DUCHET Claude, 1976, « Introduction: sociocriticism », *Sub-Stance*, V. 5, n°15, Madison, p. 2-5.
- [3] DUCHET Claude, 1979, « Introductions. Positions et perspectives », dans Claude Duchet, Bernard Merigot et Amiel Van Teslaar (dir.), *Sociocritique*, Paris, Nathan, p. 3-8.
- [4] DUVAL Frédéric, 2008, « Comment interpréter les anachronismes ? Le cas de l'histoire romaine écrite en français au début du XIII siècle », *Anabases*, 8, p. 27-42.
- [5] EFOUI Kossi, 1998, *La Polka*, Paris, Seuil.
- [6] GENETTE Gérard, 1972, Discours du récit, *Figures III*, Paris, Seuil.
- [7] GENETTE Gérard, 1983, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil.
- [8] HATZFELD Jean, 2000, *Dans le nu de la vie*, Paris, Seuil.
- [9] LY Ibrahima, 1982, *Toiles d'araignées*, Paris, Harmattan.
- [10] MITTERAND Henri, cité par Kasimi Djiman, « La sociocritique au pluriel », *Sociocriticism*, 2010, Vol. XXV, 1 y 2.
- [11] MONENEMBO Tierno, 2000, *L'aîné des orphelins*, Paris, Seuil.
- [12] REISCHAUER Edwin Oldfather, 1997, *Histoire du Japon et des Japonais*, tome 2: De 1945 à nos jours, Traduit et complété par Richard Dubreuil, Paris Seuil.
- [13] RUTEMBESA Faustin, 2009, « Ecrits sur le génocide des Tutsi. Constat et perspectives de recherches », *Revue d'Histoire de la Shoah*, n°190, p. 105-114.